



## Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques

Résumés des conférences et travaux

139 | 2008  
2006-2007

---

# Sociolinguistique diachronique romane

Michel Banniard

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ashp/258>

ISSN : 1969-6310

### Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

### Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008

Pagination : 150-153

ISSN : 0766-0677

### Référence électronique

Michel Banniard, « Sociolinguistique diachronique romane », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 139 | 2008, mis en ligne le 05 janvier 2009, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/258>

---

Tous droits réservés : EPHE

## SOCIOLINGUISTIQUE DIACHRONIQUE ROMANE

Directeur d'études : M. Michel BANNIARD

Programme de l'année 2006-2007 : I. *Genèse des scriptas romanes (V<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle)*. — II. *Construction de la versification rythmique (aspects phonologiques)*. — III. *Noyaux énonciatifs en diachronie longue*.

Les séminaires ont poursuivi les thèmes engagés l'année précédente selon la triple modalité d'une lecture régulière des documents, de propositions de modélisation sociolinguistique des faits rapportés, et de l'extension de ces modèles à des questions apparentées. Plusieurs séances ont été consacrées à l'étude de différents originaux publiés dans les *ChLA* (H. Atsma, J. Vezin, 1981, 1982, dans A. Bruckner et R. Marichal [éd.], *Chartae Latinae Antiquiores [ChLA], Fac-Simile edition of the Latin Charters prior to the ninth Century*, t. XIII, *France I*, Zurich, 1981 ; t. XIV, *France II*, Zurich, 1982). Par convergence avec des suggestions antérieures (A. D'Avalle, F. Sabatini...), en opposition aux présentations traditionnelles, et en réaction aux nouvelles théories diglossiques (P. Koch, W. Osterreicher), il a été établi que ce type de document occupe une fonction de liaison centrale entre l'oralité évolutive et la scripturalité conservatrice. En effet, sous le vêtement graphique latiniforme, trois niveaux de langue au moins y sont distinguables, comme on le vérifie dans un jugement de 759 (*ChLA*, n° 600, t. XV, p. 27) :

1) Blocs figés brefs, formulaires en latin traditionnel, ex., l. 2, *ad uniuersorum causas audiendas*. Les traits signalétiques de ce registre sont [écrit figé + mémoire passive + hors oralité commune].

2) Séquences plus longues de compromis en latin mérovingien, ex., l. 15, *tales testes ibi praesentauerunt qui ipsos teloneos in Parisiis acceperunt cum omni eorum integritate*. Traits signalétiques [écrit évolutif + mémoire active + décalage partiel de l'oralité commune].

3) Séquences directes longues en acrolecte roman latiniforme, ex., l. 9, ... *non contendebat nisi quomodo antecessores illius qui comites fuerunt ante illum ita ipsum ad suam partem retinebat*. Traits signalétiques [écrit évolué + compétence active + oralité directe de l'élite].

Ainsi, la réalité *in vivo* du rapport entre la communication écrite et la communication orale peut être saisie et analysée. Dans le registre 3, le mode oral et le mode discursif sont conjoints au moment du report des interventions en style direct sans toilettage autre que contextuel. Les registres 2 et 3 donnent à lire et à entendre la parole des « avocats », du comte, voire du roi. Ils permettent de décrire :

— a) les compétences langagières actives pseudo-latines de l'élite non intellectuelle ;

— b) les compétences passives para-latines des mêmes ;

— c) les compétences actives du rédacteur dans leur échelle de variabilité langagière.

Les discussions tenues dans le cadre du séminaire et dans celui des colloques européens dont les sujets faisaient une part notable à cette problématique, ont conduit à l'élaboration d'une échelle de niveaux englobant l'ensemble de la production écrite de la période considérée (VIII<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> s.) en Gaule du Nord initialement latinophone. Pour éviter le classement hiérarchique (de « haut » en « bas ») qui n'a pas de fondement linguistique, on a choisi l'échelonnage suivant :

1) Protofrançais direct : commandements à l'intérieur du palais adressés aux domestiques, esclaves, etc. Oralité immédiate en accent local. Évidemment, sous le terme protofrançais, on comprendra toutes les variétés dialectales dont les contours sont en voie d'émergence (lorrain, champenois, wallon...).

2) Latin à phrasé protofrançais saupoudré de quelques latinismes aléatoires : commandements lors de cérémonies solennelles collectives, rapports oraux de missions sur l'état d'abbayes, de corps d'armée, polyptiques, etc. Oralité démarquée en diction plus soignée, mais en accent également roman.

3) Latin à phrasé protofrançais combiné à des séquences plus franchement latines, sorte de *lingua mixta* : rapports écrits de mission des *missi dominici* ; capitulaires, notamment le *de uillis* ; serments. Réalisation orale éventuellement latinisante.

4) Latin en *stylus simplex* comprenant des séquences de protofrançais mieux masqué : préambules des capitulaires ; corps des lettres dans les correspondances ; traités particuliers d'éducation. Réalisation orale éventuelle en restaurant au moins partiellement la syllabation.

5) Latin en *sermo altus* ne comprenant plus que des séquences brèves de type roman : Vies de saints réécrites ; traités de théologie et de controverse doctrinale (*Libri carolini*) ; poésies soit de forme classique, soit rythmiques. Dans le cas de lecture à haute voix, l'oralité cherche à restaurer l'intégralité des syllabes écrites.

Il y aura lieu de vérifier si cette typologie est extensible diachroniquement et géographiquement aux autres aires romanes de l'Occident. On aura également à chercher une terminologie plus neutre pour désigner ces ensembles ; le terme de « mode » par analogie avec le chant médiéval a été suggéré (Ph. Depreux).

Deux séances du séminaire ont été consacrées à une question de la typologie contrastive en diachronie longue, en testant la validité du paradigme de la migration à gauche des morphèmes suffixés à l'occasion de la parution de deux ouvrages (X. Ravier, B. Cursente, *Le cartulaire de Bigorre [XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s.]*, Paris, CTHS, 2005, cf. déjà le rapport précédent : *Livret-Annuaire*, 21, p. 195 ; J.-L. Massoure, *Le gascon, langage estranh*, Villeneuve-sur-Lot, 2007) et de diverses réunions de travail en dialectologie (avec J.-L. Massoure et X. Ravier, notamment). La question posée était l'origine du *que* énonciatif du gascon. L'intérêt des deux ouvrages est qu'il permet le croisement des données synchroniques (aréologie) contemporaines et diachroniques (langue des chartes médiévales d'un secteur de la région considérée) et par là même de montrer comment l'approche sociolinguistique peut réunir la documentation écrite médiévale et la documentation orale moderne. Il est en effet bien ressorti de toutes les cartes, et des travaux sur cette aire (Allières, Fossat, Séguy...) que ce trait est typique

de la gasconité langagière (avec des zones de concentration correspondant à d'autres traits définitoires). Il est également apparu qu'en dépit des moyens sophistiqués mis en œuvre aucune motivation syntaxique ou énonciative ne permet de sélectionner sa fonction. En outre, les nombreuses attestations de ce *que* dès le XII<sup>e</sup> siècle, solidement prouvées par le cartulaire (X. Ravier), invalident l'idée avancée auparavant d'une évolution moderne (après le XV<sup>e</sup> siècle), qui aurait accru l'auto-identification du gascon. Trois traits sont partagés par toutes les occurrences :

- 1) ce *que* est toujours associé à un SV (syntagme verbal);
- 2) il est systématiquement à gauche du SV;
- 3) il n'y a que très peu d'insertions autorisées entre *que* et SV (en général les pronoms régimes atones).

Dans ces conditions, il a paru logique de passer à une autre catégorie explicative, la morphologie, en appliquant à ce cas particulier le paradigme évolutif général proposé ailleurs (cf. M. Banniard, « Prototypes latins de migration à gauche des morphèmes suffixés », *L'Information grammaticale*, 107 [2005], p. 3-7). Le *que* énonciatif gascon est venu s'insérer dans la chaîne orale comme morphème préfixé de SV. Son apparition dans l'énoncé (considéré dans son déroulement linéaire acoustique) indique l'arrivée d'une forme verbale conjuguée (d'un verbe à temps fini). Elle n'est liée à aucun investissement affectif (ou ethnique), mais à l'extension au SV des migrations à gauche, soit déjà accomplies pour les marques de cas (prépositions), de genre et de nombre (articles), soit à venir dans le cas des morphèmes de personne (« pronoms sujets » de l'AFT). On observe en outre sur les cartes que le Sud-Est du domaine connaît bien cette structure verbale, mais avec des préfixes de type *ja*. Le Nord du domaine (le long de la vallée de la Garonne) l'ignore et il existe une aire interférentielle au milieu de cette bande nord. Toutes ces conditions indiquent que l'invention de cette structure verbale innovante n'est pas dérivable directement des emplois en LPT de *quod/quia/quem* (en subordonnées) : rien n'y ressemble. Il est significatif en ce sens que les occurrences présentées par le cartulaire le soient non dans les séquences en latin, ni en *lingua mixta*, mais uniquement en *scripta* romane (autre signe délibéré de désignation par les rédacteurs). En revanche, l'aire correspond à des zones de contact avec les parlers basques dans le très haut Moyen Âge (Corominas). Comme certaines structures verbales (limitées) du basque connaissent l'emploi de morphèmes à gauche du SV, *ba/na/etz* dans des conditions certes plus restrictives, mais analogues, on peut suggérer qu'il s'est agi d'un double processus : d'intercourse analogique avec le basque (avec ex-tension) et de l'interprétation spécifique (avec in-tension) d'un procès général à la romanophonie de l'Ouest.

Le travail sur la genèse de la versification romane en domaine d'oïl s'est poursuivi en concentrant la réflexion sur les facteurs phonologiques des mutations successives depuis le LPC (Latin parlé classique) jusqu'au PF (Protofrançais) en passant par le LPT (Latin parlé tardif) mérovingien (cf. *Livret-Annuaire*, 21, p. 198). La question, depuis longtemps posée, des interférences entre le LPT de la Gaule du Nord et les parlers germaniques, franciques en particulier, a reçu des réponses contradictoires et hésitantes. Il y a évidemment longtemps que les historiens ont attribué un rôle majeur à ces phénomènes d'interactions, notamment dans le domaine des institutions et de l'archéologie. Mais en philologie romane et en linguistique diachronique, seul

le domaine lexical a fait l'objet d'un accord général dans le sens d'emprunts massifs au germanique (le vocabulaire guerrier et sentimental des plus anciennes chansons de geste d'oïl en témoigne clairement). On commence à attribuer à la toponymie et à l'anthroponymie une part grandissante dans l'effet d'interférence LPT/ VHA (M. Pitz, « Le superstrat francique dans le Nord-Est de la Gaule. Vers une nouvelle approche philologique et toponymique », *Nouvelle revue d'onomastique*, 35-36 [2000], p. 69-85 ; *Id.*, « Zentralfranzösische Neuerungs- und nordöstliche Begarrungsräume. Reflexe der Begegnung von fränkischer und romanische Sprache und Kultur? », dans D. Hägermann, W. Haubrichs et J. Jarnut [éd.], *Akkulturation. Probleme einer germanisch-romanischen Kultursynthese in Spätantike und frühen Mittelalter*, Berlin - New York, 2004, p. 135-178). L'établissement complet du dossier conduit ainsi à conforter l'hypothèse de zones d'interférences majeures dans d'autres champs. Or, précisément, dans la mesure bien établie où les paramètres phonologiques d'une langue conditionnent la constructions de ses structures poétiques, l'émergence de la versification rythmique, latine, germanique et romane d'oïl peut faire l'objet de tests de corrélation. D'autres séminaires tenus les années précédentes avaient suivi sur textes la métamorphose de la versification du LPC au LPT. Les paramètres phonologiques en ont été évalués essentiellement autour de l'apparition d'un accent d'intensité qui, déjà fort en LPT1, s'est surrenforcé en LPT2 mérovingien et maintenu en PF, puis en AFC. Or, les parlers germaniques ayant connu une évolution parallèle, depuis leurs origines indo-européennes (avec, comme en LPT, des procès d'allongement vocaliques en syllabes ouvertes accentuées), la question de l'interférence dans le quadrilatère Nord-Est où se développèrent des contacts étroits, se pose avec pertinence jusque dans ce domaine. Afin de faire avancer ce modèle sur des textes, on s'est alors penché de près sur le *Ludwigslied*. Le contexte historique et culturel de cette création a été rappelé à la lumière des travaux récents (J. Schneider, « Les *Northmanni* en Francie occidentale au IX<sup>e</sup> siècle. Le Chant de Louis », *Annales de Normandie*, 4 [2003], p. 293-315 ; S. Coupland, « The carolingian army and the struggle against the Vikings », *Viator*, 35 [2004], p. 49-70). Cela posé, on a procédé à la lecture *ad verbum* du poème, avant de passer à l'analyse des structures rythmiques avec pour but de montrer le parallélisme avec les structures du texte surgi sur le même manuscrit, *La cantilène de sainte Eulalie*. Pour cela, on s'est appuyé sur J. Fourquet, *Principes de métrique germanique*, Paris, 1989 (1<sup>re</sup> éd. 1936), et surtout sur A. Heusler, *Deutsche Versgeschichte*, t. 2, 3, *Der altdeutsche Vers*, Berlin, 1927. L'analyse détaillée est en cours, avec évidemment les complications prévisibles dans un domaine pluridisciplinaire. Mais le but est de montrer que cette poésie a surgi non seulement sur le fond d'une culture commune des élites austrasiennes, mais aussi d'un *pattern* phonologique commun de leur parole.